

LES SUITES DE L'INDISCRÉTION.*Histoire morale.*

L'INDISCRÉTION d'une personne a souvent entraîné la ruine de plusieurs familles, semé la division entre les amis les plus intimes, & fait commettre des crimes.

W... , Seigneur Anglois, eut le malheur d'être disgracié de son Roi qui l'envoya dans l'isle de Jersey. Là, sans amis, il menoit la vie la plus languissante & la plus affreuse. Vingt fois il avoit été prêt à se percer de son épée, & vingt fois cette réflexion, que la vie est un présent du Ciel dont l'homme lui doit compte, avoit retenu son bras.

Avant de se rendre au lieu de son exil, il avoit prié un de ses amis de se charger de l'éducation d'un fils unique, gage précieux de la tendresse mutuelle de deux époux injustement malheureux. Milord H... (c'est le nom de cet ami) mourut. Cet accident détermina W... à repasser secrètement à Londres, afin d'arranger ses affaires, retirer ses fonds & ramener

son fils. Milord T. . . . lui offrit sa maison, & W. . . . s'y rendit déguisé de manière à n'être pas reconnu. Ses affaires étoient terminées. . . . Le soleil ne devoit pas le lendemain éclairer ses pas dans la capitale; W. se félicitoit du succès de son voyage. . . . Le jeune Duc de C. . . . entre, considère W. . . . le reconnoît. Ce dernier lui avoue qu'il est à Londres *incognito*, & qu'il n'y est venu que pour ramasser les débris de sa fortune; il demande le secret. . . . Le Duc le lui promet, babille un instant & sort. . . . Un de ses amis le rencontre, lui demande des nouvelles. . . . Le secret pèse au Duc, il veut en partager le poids. . . . Il manque au devoir le plus essentiel de la société. . . . L'ami du Duc étoit un des plus grands ennemis de W. . . . Il profite de l'occasion pour lui ravir la vie, & court le déclarer au Ministre, qui fait arrêter W. . . . son fils & son généreux hôte. . . . W. paye de sa tête sa désobéissance, l'exil est la récompense de celui qui s'est acquitté des devoirs de l'hospitalité; le jeune W. partage le même sort.

Telles furent les suites de l'indiscrétion du Duc de C. . . . Il sentit vivement la faute qu'il avoit commise; mais elle étoit irréparable. Les marques de douleur

qu'il donna firent succéder la compassion à l'indignation qu'on avoit d'abord conçue contre lui : on le plaignit de ne pas joindre aux qualités qui le faisoient aimer, l'art, le grand art de se taire.

*Par M. l'Ange, fils, à Mortagne
au Perche.*

*Sur l'Anonyme qui écrit que des gens
adroits font mes vers.*

QUE je le plains, cet envieux,
Qui distila pour moi le fiel de la satire !
Tandis qu'il se léchoit par un travail honteux,
Peut être contre lui j'empêchois de médire.
Contente de mon cœur je ne faisois de vœux
Que pour plaire, chanter & rire ;
Lequel de nous étoit le plus heureux ?
A l'art charmant des vers qui fait mon bien su-
prême,
En vain il veut m'ôter mes droits ;
Mes vers ne sont pas faits par des amis adroits,
Il est aisé de voir que je les fais moi-même,
Qu'il se nomme, le lâche, il me ferait pitié ;
Qu'on nous donne un sujet, & pour prix du génie,
Je ne veux que son amitié :
Aurois-je des jaloux ? je n'eus jamais envie,

En tâchant de rimer mes baroques écrits ,
 Que de pouvoir fixer d'intelligens amis
 Pour filer , avec eux, le songe de la vie.

Par Mde Guibert.

*BOUQUET à Mademoiselle de * * * , en
 lui envoyant une Pensée.*

AIR : Ne v'là-t'il pas que j'aime ?

LA Rose , la reine des fleurs ,
 Est toujours adorée ;
 Mais ce qui flatte plus nos cœurs ,
 C'est la noble Pensée.

La Jonquille , par son odeur ,
 Nous anime & nous flatte ;
 C'est l'emblème de la candeur
 Qui dans vos yeux éclate.

Vous avez les traits de Vénus ;
 On vous trouve aussi belle ;
 Et vous êtes , par vos vertus ,
 Une jeune Immortelle.

Avec la beauté de Cipris ,
 La taille d'une grace ,
 Lise est une fleur de lys
 Que nulle fleur n'efface.

Life est une Rose en bouton ,
 Une Rose est sa mère ,
 Toutes deux ont le même don ;
 C'est le talent de plaire.

Si l'on dit qu'une seule fleur
 Doit peindre une bergère ,
 Son visage détruit l'erreur
 C'est un brillant parterre.

Par la même.

*RÉPONSE au Logogryphe de Mlle Fanny,
 de Tours.*

FANNY, j'ai deviné votre beau Logogryphe.
 Avec l'esprit du sphinx en eussiez-vous la griffe ,
 Je n'ai point peur , j'ai deviné.
 C'étoit pour le Mercure un terrible abonné
 Que le sphinx ! hésiter , dire un mot pour un au-
 tre,
 Rester muet à son abord ,
 C'en étoit fait , on étoit mort.
 Quel effroyable tems ! j'aime encor mieux le nô-
 tre.
 Du moins nos sphinx sont de jeunes beautés ;
 Leurs refus sont toutes leurs cruautés ;
 On s'en plaint, mais on n'en meurt guères.

66 MERCURE DE FRANCE.

Et nous avons aussi de plus douces chimères
Que ne le fut jadis, sous cet horrible nom,
Ce monstre à triple corps, serpent, chèvre, lion.
Quoiqu'il en soit, le mot de *physionomie*
Est dans vos jolis vers le mot que vous cachez.
De ses membres par vous éparés ou rapprochés,
Dois-je montrer toute l'anatomie ?

Sœur cadette de la Beauté,
Je suis, nous dites-vous, quelque fois sa rivale ;
Mon éclat n'est point emprunté,
Par mes agrémens je l'égle.

A ce début, on devine d'abord :
Chez vous, belle Fanny, ces deux cœurs sont
d'accord.

Par M. C***, de Chatelleraut,
Abonné au Mercure.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Décembre 1772, est *Rien* ; celui de la seconde est le *Baillement* ; celui de la troisième est *Prison*. Le mot du premier logogryphe est *Physionomie*, où se trouvent *Moyse, Jones, Sophie, Minos, ou, mon, Simon, Nînes, non, Pise, joie, Pô, Sion, io, hymne* ; celui du second est *Limon*, où on trouve *Lion, animal, Lyon, ville* ; celui du troi-

RONDEAU.

Paroles de M. Musique de M. Gillet du Coudray, fils.

Janvier,

1773.

Mon cœur dans l'absence soupire Vers
 l'objet qui l'a scû charmer, C'est dans les bras de
 ma Themire Que je sens le plaisir d'aimer. Que je
 sens le plaisir d'aimer. De ses yeux remplis de ten:
 dresse Le langage ravit mes sens Ils semble' me di:
 re sans cesse Aime moi Colin j'y consens
 La voir l'aimer pouvoir lui plaire C'est le destin le
 plus flateur Il n'appartient qu'à ma bergere De me
 faire croire au bonheur Il n'appartient qu'à
 ma bergere de me faire croire au bonheur.

JANVIER. 1773. 67
sième est *Château*, où se trouvent *chat & eau* ; celui du quatrième est *Eve*.

É N I G M E.

MON directeur est, sans reproche,
A mon égard un franc larron ;
Non pas de ceux que l'on accroche ;
Mais, pendant qu'il a le vent bon,
Tranquille & gras comme une loche,
Du fruit de mon travail il garnit bien sa poche,
Encore est-ce à regret qu'il me donne au besoin.
Le croiriez-vous ? quoi ! du vieux oing.
Malgré cela, pour lui gagner sa vie,
En me plaignant ou non, je vais toujours mon
train,
Et de tout ce qu'il me confie
Il ne me reste pas un grain.
Soustrayez-vous à ses rigueurs cruelles,
Me dira-t-on ; il faut vous en aller.
Hélas ! je le voudrois ; il est vrai, j'ai des aîles ;
Mais, par malheur, ce n'est pas pour voler.

A U T R E.

C'EST dans l'obscurité que je trouve ma gloire ;
 L'éclat du jour ternit le mien.
 Peut-être, en lisant mon histoire,
 Lecteur, tu te fers de mon bien.
 Dépêche-toi : ma carrière est bornée ;
 Acheve ; tu verras, dans peu,
 Après un sort brillant, ma vie infortunée
 S'éteindre par le fer ou finir par le feu.

*Par M. Jagault, avocat, de Pont
 en Saintonge.*

A U T R E.

JE ne suis point de chair, de chair on me voit
 naître.
 C'est par moi qu'on distingue & les noms & les
 rangs
 De ceux dont je tire mon être.
 Je crains l'un des quatre élémens.
 Pour les autres, c'est là que l'on me voit paroître,
 Sous des traits toutefois qui sont bien différens.
 Quelque fois même aussi je change de nature ;
 Pour lors je prends un autre emploi.

Voici , dans cette conjoncture ,
 Ce qu'on fait à peu-près de moi.
 Dès que l'on m'a tranché le tête
 D'abord à boire je suis prête ;
 Sans être laboureur je trace des sillons ,
 Enfans de l'intérêt , de l'amour , du caprico ;
 Je sers également les vertus & le vice ;
 J'entretiens l'amitié , je brouille les maisons ;
 Tel homme me doit un service ;
 Tel autre , des coups de bâtons ;
 Bref , chez tous les humains je suis en exercice.
 Mais il est tems que je finisse ,
 Lecteur , enfonce-toi dans tes combinaisons.
 Chose sûre & tout-à-fait claire ,
 C'est que , sous quelque point que l'on me considère ,
 Je seconde , à leur gré , la fuite ou le retour
 De ceux à qui je dois le jour.

*Par un Officier du régiment
 d'Artois , infanterie.*

LOGOGYPHE.

DEUX mots tirés du grec , & de mesure égale
 Ont été réunis pour composer mon nom.
 Toi , qui cherches le fil de cet obscur dédale ;
 Cher lecteur , consulte Apollon :

Sur moi que son flambeau te dirige & t'éclaire ;
Ce dieu, mieux que tout autre, est au fait du
mystère.

Fais plus encore : interroge tes sens,
L'un deux pourroit bien me connoître ;
Flatter, être agréable aux gens,
Est la faculté de mon être.

Mais j'en dis trop ; ton esprit pénétrant
Sait déjà . . . Quoi ! je te vois chancelant !
Tu ne me tiens donc pas encore ?

Console-toi. Pour me montrer enfin,
A tes yeux je vais faire éclore

Les corps divers contenus dans mon sein.

Qu'on peut y voir un nom consacré dans l'Eglise,
Et que ses Chefs ont quelque fois porté ;

Un astre lumineux ; celle dont la beauté
Fut cause qu'un héros brûla dans sa chemise ;

Un Juif, d'un feu vengeur exempt pour ses vertus ;

Un prophète vivant, quoiqu'il n'existe plus.

Je puis offrir encore un beau fleuve ; une ville ;

Une herbe, un fruit, un meuble à la cuisine
utile ;

Un œuvre de musique ; un métal de grand prix ;

Celui qui fit ce que tu lis ;

Ce qu'un vaisseau battu de la tempête.

Voudroit bien n'avoir pas quitté ;

Ce qui le guide dans cette extrémité ;

Le dieu qui dans l'air, à sa tête,

Met ou le trouble ou la sérénité.

Je ne fairois point, si je voulois n'omettre
Aucun des mots qui sont épars en moi.

Pese, lecteur, suis à la lettre

Tout ce que tu vois devant toi.

Le nom qui te tient en balance,

N'est point commun; il demande un effort.

Chose à sçavoir pour toi de conséquence,

C'est que celui dont je tiens l'existence,

Lui même avoit causé ma mort.

Par le même.

A U T R E.

De meurtres & de sang implacable ennemie,
J'inspire la sagesse & fais chérir la vie;

Je détourne les pas d'un mortel en courroux,

Et toujours je le rends plus paisible & plus doux.

Je marche à la sourdine, & je suis sur la terre

Pour empêcher le mal, engager à bien faire;

Pour arrêter un jeune & téméraire amant

Sur le point de former un vil engagement.

Neuf lettres, chez lecteur, forment mon existence,

En les décomposant, j'offre une isle de France,

Un prophète célèbre, un Pape, un Empereur,

Une déesse, un Dieu, deux beaux titres d'honneur;

72 MERCURE DE FRANCE:

Une fête, un grand Saint, un sage patriarche ;
Qui, par ordre divin, se renferma dans l'arche.
Une plante, un bel arbre, un bon fruit, deux
métaux.

L'ornement des humains, le roi des animaux.
Un endroit bien fâcheux, un autre redoutable,
Ou pour toujours, dit-on, l'impie est misérable.
Une nymphe, un oiseau qui sauva les Romains,
Et dont tu tiens souvent la dépouille en tes mains.
L'ouvrage d'une femme & celui de la Parque ;
Ce qui fait le bonheur des Sujets, du Monarque ;
Enfin, mon cher lecteur, un don si précieux
Que sans lui tu ne peux jamais entrer aux cieux.

Par M. Rigolot, contrôleur D. F.

D. Roi, à Etampes.

A U T R E.

UNE maison, sans moi, seroit chose inutile,
Car on ne pourroit l'habiter ;
De mes cinq pieds retranchez le dernier,
De tout vaisseau je suis le sûr asyle.

Par M. H. P. t.

NOUVELLES

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le Voyageur François, ou la Connoissance de l'ancien & du nouveau Monde, mis au jour par M. l'Abbé de la Porte; tomes XV & XVI, in-12. prix, chaque vol. rel. 3 liv. A Paris, chez Louis Cellot, imprimeur-libraire, rue Dauphine.

CET ouvrage, qui se continue avec exactitude, nous présente, dans le tome XV, les voyages à la côte d'Yvoire, à celle de Malaguette, au Sénégal; aux Canaries & en Portugal. Le tome XVI donne la description du royaume d'Espagne.

Si l'on se promène avec notre voyageur sur les rives de la rivière de Gambia dans le Sénégal, on trouvera une multitude de petits royaumes que l'on peut traverser en un jour. Quelque fois dans l'espace même d'une heure, notre voyageur rendoit visite à quatre petits Rois. On conduisit un jour devant un de ces roitelets des Négocians Anglois qui venoient le visiter. Ces négocians trouvèrent Sa Majesté assise sous un arbre, &

I. Vol.

D

ayant pour trône une grosse buche. Sa garde consistoit en trois ou quatre Nègres armés de piques de bois. Le Monarque demanda gravement aux négocians : *Parle-t-on beaucoup de moi en Europe ?* Cette canaille royale est toujours flattée que nos négocians la régalerent d'eau-de-vie ; ce n'est même qu'avec quelques tonneaux de brandevin que les plus grandes négociations se terminent. Lorsque les Anglois vinrent établir leur commerce dans ces contrées, les femmes, qui n'avoient jamais vu de blancs, en furent si effrayées, qu'elles se cachotent derrière leurs maris ; mais on parvint bientôt à les apprivoiser par des présens. On parle d'une nation des bords de la Gambia, qui avant cette époque, avoit long tems commercé avec les Arabes, sans avoir jamais voulu se faire connoître. Ces derniers plaçoient leurs marchandises dans un lieu convenu, les distribuoient par monceaux sur le rivage, & se retiroient à la distance de quelques lieues. Alors la Nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner, & dispa-roissoit sur le champ. Les Arabes revenoient,

laissoient leurs marchandises, & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable; dans le cas contraire, ils divisoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les Nègres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laissoient les marchandises, & ne recommençoient que l'année suivante le même commerce, qui se faisoit toujours sans se parler & sans se voir. Non loin de ce peuple muet & invisible, est le royaume d'Yani, dont les habitans, depuis une aventure qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en aversion tous les Européens. L'usage est, que celui qui a vendu quelque chose le matin, peut rompre son marché le soir, en restituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il fasse sa demande avant le coucher du soleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *barre*. On appelle ainsi une certaine quantité de marchandise, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur d'une barre de fer. L'Anglois après avoir payé cette vache, avoit jugé à-propos de lui couper la queue. Le vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de surprise,

76. MERCURE DE FRANCE.

& déclara qu'on avoit changé sa vache ; que la sienne avoit une queue , & qu'il étoit bien singulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé : « Quoi ! » s'écria le Nègre , vous avez coupé la queue de ma vache ? J'estimois cet animal mal trois cens barres avec sa queue ; il faut que vous me les payiez. » Tous les habitans prirent son parti en faveur de l'usage ; & il en coûta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache. Quoique très-sensible à cet affront , il dissimula son ressentiment pour s'en venger d'une manière plus éclatante. L'année suivante , il fit armer une chaloupe de quelques pièces de canons , & publia qu'elle n'étoit destinée que pour le commerce. Six Nègres , du nombre desquels étoit le maître de la vache , se rendirent à bord , & se virent sur le champ chargés de fers. On en fit cependant relâcher un , pour donner avis que si l'on ne restituoit les trois cens barres , on étoit en état de pousser plus loin la vengeance. Les habitans consternés se hâtèrent de satisfaire les Anglois ; mais il est resté entre les deux peuples , une aversion dont se ressent , en général , tout ce qui porte le nom

d'Européen. La plus nombreuse des Nations établies sur la rivière de Gambia, est celle des Mandingos ou Mandingues qui font presque tout le commerce du pays, passent pour d'excellens cultivateurs, & ont grand soin de leurs bestiaux. L'usage de ce pays veut qu'on salue un homme en lui secouant la main, & une femme en l'approchant trois fois du nez comme pour la sentir. Après quelques jours d'absence une épouse honnête salue son mari à genoux; c'est dans la même posture qu'elle doit lui donner à boire, & lui présenter sa pipe ou son tabac. Tandis qu'il passe le tems dans une conversation oisive, elle veille à le garantir des mouches; & après l'avoir servi modestement pendant son dîner, elle va manger ses restes dans la cuisine. Cette extrême subordination est le plus sûr moyen d'éteindre toutes les querelles domestiques dans un pays sur-tout où la pluralité des femmes semble demander qu'elles soient plus soumises qu'ailleurs.

Notre Voyageur, en nous entretenant du Portugal & de l'Espagne, fait mention des différentes révolutions que ces royaumes ont éprouvées. Il rappelle à notre mémoire les grands hommes & les écri-

78 MERCURE DE FRANCE.

vains ou les artistes distingués qui ont honoré leur patrie. Il n'a rien négligé pour rendre les instructions qu'il nous donne sur ces états, propres à nous mettre au fait de leur histoire, de leurs gouvernemens, de leurs mœurs, de leurs progrès dans les sciences & les arts, à remplacer enfin plusieurs livres que l'on seroit obligé de consulter sur ces divers objets.

Traité d'Odontalgie, où l'on présente un système nouveau sur l'origine & la formation des dents; une description des différentes maladies qui affectent la bouche, & les moyens de les guérir; - par Pierre Auzébi, chirurgien-dentiste à Lyon; vol. in-12. Prix, 1 liv. 16 s. A Lyon, chez Louis Roffet, libraire; & à Paris, chez F. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.

Ce bon ouvrage est dédié à Messieurs les Administrateurs du grand Hôtel-Dieu de Lyon. L'auteur y présente un système nouveau sur l'origine & l'accroissement des dents; système appuyé sur des preuves, & qui a eu l'approbation des personnes de l'art. L'auteur, dans ce même ouvrage, annonce différens remèdes pour les maladies de la bouche, & notamment

une liqueur odontalgique pour faciliter la sortie des dents aux enfans, qui, par le tiraillement qu'ils souffrent alors aux gencives, sont exposés à des accidens cruels, comme fièvres, coliques & convulsions, qui les mettent au bord du tombeau, & y entraînent le plus grand nombre. Un faux principe, dit l'auteur, a mis en usage des remèdes contraires, que les nourrices emploient constamment. Ces remèdes ne font qu'augmenter le mal que l'ignorance ou le préjugé attribue à toute autre cause. Pendant l'espace de trois ans M. Auzebi a fait, avec le plus grand succès, l'épreuve de sa liqueur en présence de deux chirurgiens-majors de l'hôtel Dieu de Lyon. Cette liqueur dispose si singulièrement les fibres à se casser, que les dents sortent sans effort & sans occasionner presque aucune douleur; ce qui évite conséquemment aux enfans la plus grande partie de leurs maux & la cause la plus ordinaire de leur mort.

La Médecine-pratique rendue plus simple, plus sûre & plus méthodique pour les maladies du district du cœur; par M. le Camus, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, ancien professeur des Ecoles, agrégé honoraire du

30 MERCURE DE FRANCE.

Collège royal des Médecins de Nancy; membre des Académies royales d'Amiens, de la Rochelle & de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue S. Severin; tome II, divisé en 2 parties in-12.

L'éloge historique de l'auteur que la mort nous a enlevé au mois de Janvier 1772, est placé à la tête de ce volume. On nous y rappelle les vertus de ce bon citoyen & les différens ouvrages qui lui ont mérité un nom dans la république des lettres, tels que la *Médecine de l'Esprit*, la *Médecine-pratique*, *Abdeker* ou l'art de conserver la beauté, un projet pour anéantir la petite vérole, & plusieurs autres écrits insérés dans le Journal économique que ce médecin rédigeoit. Ce médecin avoit de la lecture, des connoissances & des vucs. Mais il se laissa trop souvent guider par l'imagination dans une carrière où l'on ne doit marcher qu'appuyé sur les faits, & le flambeau de l'expérience à la main. La seconde édition de la *Médecine de l'Esprit* est bien différente de la première; & l'auteur, au lieu d'avouer que ses erreurs venoient de n'avoir pas assez consulté la nature, ne citoit les changemens qu'il avoit adoptés que comme un

exemple frappant des vicissitudes qui arrivent à l'esprit à mesure que les années font subir des mutations au corps.

M. le Camus, ainsi que nous l'apprend l'auteur de son éloge, se proposoit de nous donner dans sa *Médecine-pratique* une esquisse de l'économie animale, & d'y mettre un ensemble que beaucoup de gens ne lui connoissent pas. L'auteur distingue quatre domaines dans le corps humain, desquels dépendent toutes nos maladies. Le premier de ces domaines est celui de la tête; delà dérivent toutes les maladies nerveuses. La fièvre dans ces maux n'est que symptomatique, souvent même elle mène à la guérison. On voit que pour leur cure, les saignées doivent être inutiles & aussi quelque fois nuisibles. Le premier âge & les tempétans qui ressemblent à celui des enfans, sont surtout en proie aux maladies de cette nature. Le second domaine est celui de la poitrine. C'est dans sa cavité que se trouvent les organes de la sanguification & de la circulation. Les fièvres idiopathiques doivent donc dépendre de ce domaine. La saignée est le principal remède dans ces maladies qui sont ordinairement suivies de crises par les crachats, par les urines,